

L'épidémie de chikungunya ébranle La Réunion

Le virus a infecté, depuis août, plus d'un habitant sur neuf, plaçant le système de santé sous tension

SAINT-DENIS (LA RÉUNION) - correspondant

Un vrai cauchemar pendant trois jours. J'ai bien dégusté et ce n'est pas totalement fini.

Professeur d'éducation physique à la retraite depuis quatre mois, Pascal Arville «fête», ironise-t-il, jeudi 17 avril, sa «première sortie» depuis une semaine avec l'achat de peinture dans un magasin de bricolage. Cet habitant de Saint-Denis de La Réunion âgé de 62 ans, à l'allure sportive, s'est retrouvé cloué au lit par le virus du chikungunya qui, selon Gérard Cotellon, directeur de l'agence régionale de santé (ARS), a infecté, depuis août 2024 et le déclenchement de l'épidémie, plus de 100 000 personnes à La Réunion sur 900 000 habitants. «Je ne souhaite ça à personne», soupire ce solide sexagénaire en décrivant des «douleurs généralisées à toutes les articulations, des poussées de fièvre, le corps entier qui [l]e brûlait, des maux de tête et des vomissements».

Sur les hauteurs du chef-lieu de La Réunion, dans le quartier de la Bretagne, Julie Merle, une assistante maternelle de 39 ans, raconte elle aussi «trois jours compliqués»: «Je n'arrivais même plus à marcher.» Deux semaines après, les douleurs et la fatigue restent présentes mais moins fortes.

Signe de l'ampleur de l'épidémie, qui a fait six morts, tout le monde connaît dans l'île une personne affectée par le virus transmis par le moustique-tigre, dont la présence augmente avec l'humidité de l'été austral. Ceux qui n'ont pas été atteints se deman-

dent à quel moment ils vont être contaminés. «Nous ne ressentons pas la même inquiétude que pendant la grande épidémie de 2006 [avec 270 décès directs] et que pendant la crise Covid, car les patients sont mieux informés», assure la docteure Christine Kowalczyk, présidente de l'union régionale des médecins libéraux (URML) de l'océan Indien qui alerte toutefois sur la réapparition de formes longues de la maladie.

Après des semaines continues de hausse des cas confirmés (4 913 entre le 31 mars et le 6 avril), l'épidémie semble atteindre son pic. Des indicateurs traduisent un «début d'inflexion», dit M. Cotellon, avec une baisse du nombre des consultations en ville, des hospitalisations et des cas vérifiés par un test. «Mais il faut rester prudent», ajoute-t-il aussitôt.

«Gérer les absences»

Dans une île déjà frappée par le cyclone dévastateur Garance, le 28 février, la propagation rapide du virus bouleverse la vie quotidienne. À Saint-Denis, le cabinet médical SOS Nord, avec quatre médecins de garde, est saturé, ce 17 avril en fin d'après-midi. Au moins une heure et demie d'attente pour une consultation. «Un patient sur deux vient pour le chikungunya, mais, heureusement, il y a peu de complications graves», précise la docteure Audrey Larivière. Le paracétamol est prescrit pour atténuer les douleurs. Certains recommandent des infusions avec des feuilles de papayer.

Dans les écoles, administrations et entreprises, les conséquences sont manifestes. «Au

sein du tribunal, les cas s'enchaînent», raconte une magistrate de Saint-Denis, qui «sor[t] de trois jours impossibles avec le chik». «C'est à tour de rôle. Il faut s'organiser pour gérer les absences.» «Tous les jours, je vois défiler des parents d'élèves qui arrivent en boitant à cause de cette pathologie», remarque une enseignante de Sainte-Suzanne.

Au collège Leconte-de-Lisle de Saint-Louis, dans le sud de l'île, région la plus touchée par le virus, 140 élèves sur 727 sont en moyenne absents tous les jours depuis le 7 avril, indique Béatrice Ferrère, la principale, en parlant d'une «situation exceptionnelle». Sur les trente derniers jours, 21 enseignants sur 49 ont été placés en arrêt maladie. Principalement à cause de l'épidémie. «Nous avons pu en remplacer un sur deux par le biais du dispositif Pacte enseignant, relève Raphaël Rivière, principal adjoint. Les équipes sont mobilisées et chacun réagit avec bienveillance, car ce virus touche tout le monde.»

Dans toute l'académie, le nombre d'arrêts de travail de quelques jours a «augmenté de façon notable et anormale», confirme le rectorat de La Réunion. «La situation commence à devenir critique»,

Les couches les plus récentes contenaient des masques chirurgicaux, vestiges des années de Covid

De retour au laboratoire, l'analyse fine des 635 déchets trouvés, notamment des 32 morceaux d'emballages alimentaires affichant une date de péremption lisible, a permis de confirmer que «ce n'était pas là un nid, mais trois décennies de nids empilés les uns sur les autres», regorgeant de fragments de plastique dont même les plus anciens ne montraient aucun signe de dégradation. Comme une carotte de glace, mais à base de déchets.

«L'aspect stratigraphique de l'ensemble nous prouve qu'il ne s'agit pas là d'une accumulation aléatoire», assure le biologiste. D'autant que des images du site

«Il s'agit d'un mini-Covid à l'échelon local»

ABDOULLAH LALA
président de la région La Réunion de l'Union nationale des professions libérales

alerte la secrétaire départementale du syndicat FSU, Marie-Hélène Dor, en demandant la suppression de la journée de carence pour les personnels touchés par le chikungunya.

Pour le monde économique, «il s'agit d'un mini-Covid à l'échelon local», diagnostique Abdoullah Lala, expert-comptable et président à La Réunion de l'Union nationale des professions libérales en décrivant des entreprises au ralenti avec des salariés et des dirigeants «absents, ou diminués, car ils mettent du temps à s'en remettre». «Des petites structures appellent au secours», ajoute M. Lala. La période de clôture des comptes tombe à la fin du mois et, souvent, il manque du personnel pour établir les documents.

«Dans les entreprises, entre 15 %

et 20 % du personnel est absent, constate Didier Fauchard, président du Medef Réunion. Le motif ne figure pas sur les arrêts de travail, mais nous savons bien que c'est l'effet du chik.» Selon le représentant des patrons locaux, l'activité économique enregistre un net recul, «car il est difficile de trouver du personnel pour remplacer les absents». «C'est une deuxième catastrophe après le cyclone qui a détruit des entreprises et qui sabote un redémarrage», souffle M. Lala.

«La vaccination reste timide»

Le président du Medef local compte profiter du séjour d'Emmanuel Macron dans l'île, prévu le mardi 22 avril, pour «alerter le plus haut niveau de l'Etat». «Nous demandons le déclenchement du système d'activité partielle [avec la prise en charge de 36 % du salaire brut par l'Etat] et la démoustication systématique de tous les quartiers», appuie M. Fauchard, «très inquiet» également pour le secteur du tourisme et l'«image de la destination». «Il ne faut pas sous-estimer cet enchaînement de crises», prévient M. Lala.

Pour intensifier la lutte contre le moustique, le préfet de La Réunion a promis, le 15 avril, la signa-

ture de 400 nouveaux contrats parcours emploi compétences (PEC) dans les collectivités territoriales financées à hauteur de 65 % par l'Etat. Une mesure destinée aussi à rassurer les élus locaux vent debout contre les coupes budgétaires. En outre, 120 jeunes volontaires du régiment du service militaire adapté de La Réunion ont été déployés pour des missions de nettoyage et d'élimination des gîtes larvaires.

LARS a également annoncé la distribution de 15 000 moustiquaires à des femmes enceintes ou sortant de la maternité, afin de lutter contre les formes graves qui touchent des nourrissons. Quarante mille doses de vaccin Ixchiq contre le chikungunya ont été livrées à La Réunion. Mais «la vaccination reste timide», reconnaît Gérard Cotellon, avec seulement 2 600 doses injectées à la population éligible, soit les plus de 65 ans. Le ministère de la santé a décidé, jeudi, d'ouvrir la vaccination gratuite à tous ceux âgés de plus de 18 ans présentant des comorbidités. Selon le directeur de l'ARS, 60 000 doses supplémentaires pourront être livrées dans l'île après la consommation du premier stock. ■

JÉRÔME TALPIN

Trente ans de déchets plastiques dans les nids des foulques d'Amsterdam

L'analyse des nids de ces oiseaux qui peuplent les canaux de la capitale néerlandaise permet une fouille archéologique des rejets humains

Emballages alimentaires, masques chirurgicaux, écouteurs ou même esuie-glaces... C'est au sommet d'une véritable collection de détritus que les foulques du centre d'Amsterdam pondent leurs œufs. «Tout ce qui tombe dans l'eau [des canaux] est susceptible d'être utilisé pour les nids», explique Auke-Florian Hiemstra, biologiste au Centre de biodiversité Naturalis de Leyde (Pays-Bas). Or, dans cette zone très urbanisée où la nature est quasiment absente, les seuls matériaux dont les foulques disposent, ce sont des déchets...

Curieux de connaître le contenu de ces nids «modernes», symptomatiques de l'«âge du plastique», le chercheur et ses collègues ont entrepris d'en décortiquer une quinzaine, juste après la saison de reproduction de 2021. À l'intérieur, ils ont trouvé plusieurs centaines de débris d'objets artificiels, dont beaucoup d'emballages alimentaires, et quelques brindilles par-ci par-là – «mais il fallait vraiment les chercher», précise M. Hiemstra.

C'est à la découverte d'un emballage de Mars bien calé au fond

d'un nid que les biologistes ont compris que leur travail prenait une tout autre dimension, devenant pour ainsi dire une véritable fouille archéologique au travers les vestiges de plusieurs décennies de déchets. Car sur l'étui en plastique de la barre chocolatée se trouvaient des signes le datant d'une trentaine d'années: un copyright de 1991, un logo de la Fédération internationale de football association (FIFA) de 1993, et une publicité pour la Coupe du monde de football de 1994, dont l'entreprise Mars était l'un des sponsors officiels.

«Lorsque nous avons extrait, ou plutôt excavé ce nid [qui trônait au-dessus d'une fondation abandonnée, sous les quais], nous avons compris que plus on creusait vers les couches du fond, plus ce que l'on trouvait était vieux», relate M. Hiemstra, encore exalté par cette découverte, qu'il a publiée fin février dans la revue *Ecology*. Les couches les plus récentes contenaient notamment une quinzaine de masques chirurgicaux enchevêtrés, vestiges des années de Covid-19.

engrangées par Google Street View (disponibles depuis 2008) ont permis de confirmer la nidification de foulques certaines années et pas d'autres, en cohérence avec les dates retrouvées sur les emballages.

La présence de ces déchets persistants peut-elle être considérée comme bénéfique pour ces oiseaux aquatiques, qui, dans un environnement plus naturel, font un nouveau nid chaque année du fait de la décomposition des matières végétales? «Le fait de réutiliser la base d'un nid déjà existant permet aux foulques de gagner du temps et de se consacrer davantage à la recherche de nourriture et à la défense de leur territoire», note Auke-Florian Hiemstra. Mais il peut aussi y avoir des effets négatifs, par exemple avec tous ces masques, qui représentent autant de risques de s'emmêler les pattes dans les élastiques.

Les déchets plastiques pourraient être un «bel exemple de piège écologique», estime Amélie Fargevielle, écologue au Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive de Montpellier, qui n'a pas

participé à l'étude. A court terme, cela leur permet de construire un nid, d'avoir du matériel pour faire des œufs et d'élever des jeunes... mais il se pourrait qu'il y ait des effets délétères à plus long terme pour leur santé, du fait par exemple d'une baisse du nombre d'éclosions ou d'une moindre survie des poussins.

Perturbateurs endocriniens

De précédents travaux ont mis en évidence la présence de particules de plastique dans les déjections de foulques, ce qui signifie qu'elles en ingèrent, soit parce qu'elles les confondent avec de la nourriture, soit parce que ces particules sont libérées par la fragmentation de déchets, complète Arnaud Huvet, écophysiologiste au Laboratoire des sciences de l'environnement marin, à Plouzané (Finistère).

«Outre le fait qu'il réduit l'apport énergétique en prenant la place des aliments, le plastique qui se trouve dans l'estomac va déclencher des réactions inflammatoires, et peut même engager de la nécrose et de la lyse cellulaire, avec

des effets plus importants sur le fonctionnement de l'animal, note-t-il. On sait également qu'une partie des [nombreux additifs présents] dans les plastiques sont des perturbateurs endocriniens, ce qui peut engendrer des problèmes de reproduction, avec la formation de kystes [des organes] reproducteurs ou encore des retards de maturité sexuelle chez les jeunes poussins.»

Les chercheurs néerlandais poursuivent leur travail afin de mieux comprendre les effets de ces déchets sur la santé des populations de foulques des canaux d'Amsterdam, grâce au suivi d'une centaine de nids. En attendant, ils ont déposé leurs séries d'emballages au Musée de vulgarisation scientifique de La Haye, afin qu'ils soient exposés dans la collection permanente consacrée à l'anthropocène, époque géologique marquée par les traces de l'activité humaine. Auke-Florian Hiemstra espère que son travail permettra de sensibiliser les générations futures aux conséquences de la pollution humaine sur la vie sauvage. ■

SYLVIE BURNOUF